

Appui à la formation/

Le Conseil économique et social disposé à soutenir l'ESM

AEE

Libreville/Gabon

Le président de cette institution, Paul Biyoghe Mba, était l'hôte, hier, de l'École supérieure de la mer (ESM). Cette visite lui a permis de s'enquérir du fonctionnement de cette structure d'une part, et de

lui apporter le soutien de son institution, d'autre part.

LE président du Conseil économique et social (CES), Paul Biyoghe Mba, a effectué, hier, la visite des locaux de l'École supérieure de la mer (ESM), sis à Acaé. Les responsables de cet établissement filial du groupe Intellect

Afrique, spécialisé dans les métiers de la mer, ont voulu qu'à travers cette visite, Paul Biyoghe Mba s'imprègne du fonctionnement de leur école. Aussi, la directrice, Leïla Goré, a-t-elle tenu à présenter à son hôte son établissement et les différentes filières de formation.

Elle a, par ailleurs, saisi cette opportunité pour réitérer au président du CES sa disponibilité à nouer un partenariat avec l'institution qu'il dirige, afin que la présence de l'ESM au Gabon puisse participer pleinement à la formation de la jeune élite gabonaise dans les métiers de la mer. Aussi,

a-t-elle sollicité l'appui du CES pour l'obtention d'un espace à la hauteur des projets en cours, susceptible d'accueillir les structures de l'ESM.

De son côté, Paul Biyoghe Mba a d'abord vanté les opportunités que présente le secteur maritime. Pour lui, ce secteur est un véritable gisement encore inexploité et inexploité, aussi bien sur les plans économique, financier que de la recherche. C'est pour cela d'ailleurs que l'Etat accorde une importance capitale à ce secteur. Le CES, dans son volet économique, s'efforce d'identifier dans le tissu économique, les secteurs qui peuvent consti-



Photo : AEE

Photo de famille avec les étudiants et les responsables de l'établissement.

tuer de véritables sources d'investissements et d'emplois pour, ensuite, produire de manière permanente, de la véritable valeur ajoutée.

Aussi, le président du CES a-t-il promis d'apporter

tout le soutien nécessaire, aux côtés d'autres institutions, à cette école, au niveau pédagogique, ainsi qu'au niveau de l'insertion des jeunes qui en ressortent, dans la vie professionnelle.

Chronique littéraire

John Nash, un homme d'exception

LA communauté des savants n'a pas encore fait son deuil, on le sait. La mort d'un brillant sujet, que l'on savait certes traqué par la Grande Faucheuse depuis les débuts de sa lutte contre la schizophrénie, laisse toujours baba. Lorsque c'est John Nash qui s'en va, et de quelle manière, cela assomme. Le 23 mai 2015, sur une route du New Jersey, aux côtés de sa femme, il meurt dans un accident. Le couple rentrait d'une cérémonie organisée à Oslo, où le savant américain venait encore d'être honoré, en recevant le prix Abel, conjointement avec Louis Nirenberg, « pour leurs contributions fondamentales à la théorie des équations aux dérivées partielles non linéaires et leurs applications à l'analyse géométrique ».

John Nash ne devrait pas être un inconnu pour le grand public. Son histoire a été popularisée par un film, « Un homme d'exception » (2001), signé Ron Howard, avec Russell Crowe dans le rôle titre. Si le film tire trop sur la corde sentimentale, romançant la vie du mathématicien de génie et insistant sur son combat contre la maladie, il en va un peu autrement avec l'ouvrage de Sylvia Nasar qui a inspiré le film, « Un cerveau d'exception » (1999). Comme cela se passe toujours ainsi en pareille circonstance, qui plus est à propos d'un grand esprit comme Nash, cette biographie connaît un regain d'intérêt depuis l'annonce de sa mort. En effet, elle propose un meilleur aperçu de la vie du mathématicien.

Cette vie sort de l'ordinaire. John Nash a vu le jour le 13 juin 1928, en Virginie-Occidentale. Son enfance est studieuse, entre de longues journées de lecture et des expériences scientifiques effectuées dans sa chambre transformée en laboratoire. A 14 ans, sa vocation se manifeste. Ça sera les mathématiques.

De 1945 à 1948, Nash effectue ses études au Carnegie Institute of Technology à Pittsburgh : il souhaite devenir ingénieur comme son père. Mais sa passion pour les mathématiques l'emporte et l'entraîne dans ses domaines de prédilection. Son rayon, ce sont la théorie des nombres, les équations diophantiennes, la mécanique quantique et la théorie de la relativité.

En 1948, Nash arrive à l'université de Princeton. Sa thèse, soutenue en 1950, portera sur « les jeux non coopératifs ». Les idées développées dans ce travail portent sur ce qui deviendra « l'équilibre de Nash ».

Le savant des mathématiques enseigne alors à Princeton. Parallèlement à cela, il poursuit ardemment ses recherches et démontre le « théorème de plongement de Nash ». Au milieu des années 1950, il est chargé de travaux dirigés en science au MIT à Cambridge dans le Massachusetts. C'est là qu'il fait la connaissance de celle qui deviendra son épouse en 1957, Alicia Tardé et qui lui donnera son deuxième enfant.

En 1958, les symptômes de sa maladie commencent à se manifester. Il est alors admis à l'hôpital où on lui fait savoir qui souffre de schizophrénie paranoïde. Pour ses soins, il se rend à plusieurs reprises à Paris et à Genève, multiplie les séjours cliniques. A côté de cela, il poursuit ses recherches et continue d'enseigner. Notamment à Brandeis University, de 1965 à 1967. Pendant près de trois décennies, il ne publie rien.

Mais en 1978, il reçoit le prix de théorie John von Neumann pour ses découvertes sur les équilibres non coopératifs. Côté santé, les progrès sont lents. L'homme se laisse aller, la motivation l'abandonnant. Puis, par un effort de volonté digne des gens qui en veulent, son goût pour les mathématiques lui revient peu à peu, ainsi que sa puissance de raisonner logiquement et de travailler. Son retour au devant de la scène se produit dans les années 1990. En 1994, il reçoit le prix Nobel d'économie, pour ses travaux d'étudiant à Princeton sur la théorie des jeux. En mai 2015, il disparaît dans un tragique accident de la route.

RN

RN

Libreville/Gabon

La critique littéraire gabonaise vient ainsi de recevoir le plus bel hommage qu'on puisse rendre à un homme qui a vécu pour la science, les lettres et les arts. A travers onze contributions de gens qui ont connu l'homme et questionné son œuvre, de manière directe ou non, l'ouvrage "Controverse et signification. Mélanges offerts à Fortunat Obiang Essono", paru en 300 pages aux éditions l'Harmattan en mars 2015, en rend compte. Convergence et divergence de points de vue en perspective.

CERTES, c'est à titre posthume que Fortunat Obiang Essono est salué ici. Mais cet ouvrage collectif ne contient, en fait, rien de nouveau que le critique littéraire et enseignant-chercheur émérite ne sût jamais. La plupart des contributeurs de "Controverse et signification. Mélanges offerts à Fortunat Obiang Essono" ont été ses étudiants, puis sont devenus ses collègues. L'homme, l'œuvre et l'enseignement ne leur sont donc pas étrangers. L'occasion de lui dire leurs pensées s'est maintes fois présentée, engendrant toujours, à défaut du débat et de la polémique, du moins l'échange, la discussion. Ce n'est pas non plus un hasard si l'ouvrage, sous la double direction de Noël Bertrand Boundzanga et Achille-Fortuné Manfoumbi-Mvé, porte ce titre. Cet intitulé résume en effet, en deux vocables forts, ce qui caractérisa l'universitaire de renom, à savoir l'esprit d'examen,

de questionnement critique, et le travail d'une lecture herméneutique du texte littéraire et philosophique. Ces deux grandes orientations de sa démarche et de sa pensée sont rendues dans les onze contributions réunies dans ce collectif et regroupées en trois grandes parties : « Tensions et résolutions », « Figure, archive et recension » et « L'œuvre à l'épreuve de la lecture ».

Pendant près de vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort en 2012 (il est né en 1957), Fortunat Obiang Essono s'est illustré comme un enseignant-chercheur qui affectionnait la confrontation d'idées, tant au sein de l'université qu'en dehors. Ses positions littéraires, philosophiques, politiques, disons intellectuelles d'une manière générale, ont toujours alimenté la controverse, le débat. Exigeant avec lui-même, l'homme l'était également avec les autres, notamment les créateurs littéraires et les producteurs de métadiscours. S'il reprochait aux premiers cités une forme de complaisance consistant à manquer d'originalité pour privilégier la facilité dans le traitement historiciste de leurs sujets d'écriture, les critiques littéraires, eux, étaient pris à partie pour leur refus d'aborder les questions qui fâchent et d'engager la discussion. En la matière, il ne fallait ni se mentir, ni mentir aux autres, quitte à se brouiller avec eux, même si là n'était pas l'objectif visé.

Ce collectif rend bien compte de tout cela. Mais va plus loin encore. Les contributions respectives, par exemple, de Noël Boundzanga et de Fortuné Nkonene-Benha, « Comprendre et juger une œuvre littéraire : Steeve

Note de lecture

Controverse et signification pour Fortunat Obiang Essono

Renombo contre Fortunat Obiang » et « Style et réalisme dans « Histoire d'Awu » de Justine Mintsa. Controverse entre Patrice Gahungu Ndimubandi et Fortunat Obiang Essono » illustrent le modèle de querelle que suscitait le débatteur gabonais. En l'espèce, Noël Boundzanga porte son attention sur le travail du comprendre, distinguant poétique et critique judiciaire en matière d'herméneutique. Pour sa part, Fortuné Nkonene-Benha rappelle l'objet et l'enjeu d'une querelle qui favorisera l'épanouissement de la critique littéraire gabonaise au moyen de controverses.

L'apport de Jean Divassa Nyama, « Ombre et lumière de la critique gabonaise », vaut le détour. Seul rédacteur non universitaire du collectif, l'écrivain

gabonais évoque les errements de la critique littéraire universitaire locale, qui a longtemps privilégié le jugement de valeur et le dénigrement, au détriment d'une approche objective des œuvres. Cette critique littéraire gabonaise, hautaine et prétentieuse, qui a consacré beaucoup de temps à disqualifier les premières productions de certains auteurs, n'a pas son admiration. Et pour cause : lui-même longtemps victime des piques – c'est un euphémisme – de Fortunat Obiang Essono, il n'en a pas conservé un souvenir heureux. Malgré tout, esprit sportif oblige, sa collaboration à cet ouvrage collectif reste le signe que « tout est pardonné ». Ce type de controverse, en réalité, Fortunat Obiang Essono ne l'aurait qu'aimé.

